

LU

Les adultes et l'écriture

Éducation Permanente, n°102, avril 1990

Sous le titre **Les adultes et l'écriture**, le numéro 102 de la revue **Éducation Permanente** est une somme abrégée, un "reader's digest" des recherches et réflexions entreprises sur l'écrit depuis les travaux renouvelés par l'approche cognitive de la psycholinguistique des dix dernières années. C'est à la lumière de ces travaux que l'ensemble des auteurs réexaminent les pratiques d'apprentissage de l'écrit pour un public adulte.

Même si **Les Actes de Lecture** ne peuvent que recommander une lecture attentive et instructive du numéro, tant du point de vue des pratiques décrites que des incontestables références bibliographiques, le texte d'introduction signé Daniel JACOBI et Rozenn GUIBERT suffit à en poser les enjeux.

C'est une citation extraite de "**Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit**" de Louis ARAGON qui sert d'exergue: "*Je crois encore qu'on pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire*". Si on la rapproche des mots clé "production" et "représentations", l'essentiel des relations étroites et dialectiques des couples lecture/écriture, apprentissage/écrit(ure), penser/écrire apparaît. Le tout étant savamment actualisé par une terminologie sociologique et économique.

Tout se passe comme si, à partir d'un sommaire et de la première page, l'on pouvait tout lire d'un ouvrage dès lors qu'on dispose des "80%" à investir sur le sujet. Pour un lecteur sensible aux thèses de l'AFL, ce capital (et la notion est employée par Guy JOBERT dans "**Écris, l'expérience est un capital**"), est une attente de confirmation, une curiosité pour d'autres formulations à partir des mêmes références, "et les autres que disent-ils ?". Où sont les différences d'approches et de pratiques ? Avant de s'en faire une idée, on a le sentiment ambigu que provoque la lecture de ce que l'on pensait déjà : on hésite entre le plaisir de la complicité et le regret de n'y être nulle part. Et l'on se demande Si l'on doit se sentir rassuré devant la bibliographie pointue qui donne aux articles valeur d'excellente compilation.

Reste à interroger les pratiques. À cet égard, il serait sévère, voire injuste de s'arrêter au terme de compilation, les pratiques y sont bel et bien décrites et théorisées. Elles sont autant de tentatives qui visent toutes "*la prise en compte de la diversité des adultes, l'enseignement de la complexité de l'écrit et la négociation de la demande et des représentations conservatrices des apprentis scripteurs*". Leur lecture a le mérite d'organiser les questions et de confirmer les tâtonnements ; on y trouvera un intérêt certain. Reste à noter les limites de ces discours éclairés.

Lorsque Michel FAYOL fait une brève introduction à l'approche cognitive (dont il réserve la bibliographie détaillée à une prochaine parution), c'est pour reconnaître la méconnaissance actuelle où se trouvent les chercheurs quant aux processus cognitifs de la production de textes. Ils ne disposent que de "*quelques données empiriques*". Si l'acte lexicale est à présent bien connu, "l'acte scripteur" ne l'est pas. Néanmoins, l'observation comparée des "novices" et des "experts" de l'écriture montre l'écart des stratégies sur les trois phases du processus d'écriture : planification, ou élaboration conceptuelle, mise en texte et retour sur le texte.

Il semble que c'est sur ce dernier point que l'écart se creuse et pourtant peu de travaux portent sur la ré-écriture. On se contente de partager les pratiques entre l'aide à la conformisation, où l'expert modélise, l'encouragement à l'auto-formation en favorisant l'interaction entre pairs et la troisième voie, mixte, qui propose des questionnaires d'aide à la rédaction. On regrette que la réflexion ne soit pas reprise au regard de l'analyse des pratiques. Il faut, sans doute, y voir le manque d'outils d'observation de l'élaboration d'un texte. Les chercheurs comptent sur le développement des applications informatisées des sciences cognitives, ce qui, soit dit en passant, laisse à ELMO 2 000 toutes ses chances de pourvoir à cette attente.

En revanche, les praticiens semblent plutôt privilégier la théorisation du travail entrepris avec les adultes apprentis scripteurs sur leurs représentations de l'écrit, tant elles sont reconnues comme chargées d'illusions et d'inhibitions. C'est, comme le souligne Michel DABÈNE, le souci "*d'évaluer le degré d'acculturation à l'écrit*" et "*mieux connaître le profil de compétence scripturale du demandeur de formation*". Mais on perçoit encore mal l'effet de transformation de ces pratiques dès lors qu'elles semblent toutes très timides sur l'affirmation des fonctions et des enjeux sociaux de l'écrit. En effet, on semble découvrir les conseils de Roland BARTHES lorsqu'il suggérait de "*donner aux élèves la possibilité de créer des objets complets*". Et, c'est aux étudiants que l'on songe, surtout, pour créer les conditions selon lesquelles l'apprenti serait amené à faire un produit éditorial finalisé. À ce propos, Si on ne peut reprocher à la revue de limiter sa réflexion à un public adulte scolarisé que des situations professionnelles ou fonctionnelles amènent à travailler l'écrit, on regrette, cependant, qu'elle n'ait aucun écho sur les pratiques d'une masse adulte exclue des réseaux de communication. Mais là, c'est aborder l'aspect politique des "choses" que les praticiens-chercheurs se gardent bien d'aborder même si la sociologie bourdieusienne est en toile de fond. Christine BARRE DE MINIAC et Françoise GROS préfèrent effectuer une observation des pratiques d'écriture à l'école pour y constater "*qu'elle est l'occasion d'une mise en scène*" et que "*l'appropriation des modèles scolaires d'écriture dépendra donc du rapport de chaque élève au fictif*". Terrible constat, vaste programme, ou plutôt, vaste désert pour tous les exclus qui n'auront jamais l'occasion de jouer sur la scène du spectacle qu'est la Culture.●

Anne MAHE